

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

COLONIALITÉ

Levy, Joseph
UQAM, Canada

Date de publication : 2018-01-16

DOI: <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.067>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Parmi les perspectives anthropologiques qui structurent le champ des études coloniales et post-coloniales, on peut retenir celle de la colonialité développée dans l'école socio-anthropologique latina-américaine qui veut mettre en évidence la continuité existant entre les périodes coloniales et post-coloniales. Ce concept renvoie en premier lieu à l'analyse des rapports de pouvoir dans cette région. Liée à la progression du capitalisme dans ces régions périphériques et subalternes, la colonialité structure de façon profonde l'ensemble des relations sociales et, à part celles qui se fondent sur les critères de race et d'ethnicité (Quijano 2007)

« inclut, normalement, les rapports seigneuriaux entre dominants et dominés ; le sexisme et le patriarcat ; le *familismo* (jeux d'influence fondé sur les réseaux familiaux), le clientélisme, le *compadrazgo* (copinage) et le patrimonialisme dans les relations entre le public et le privé et surtout entre la société civile et les institutions politiques » (Quijano 1994).

Ce concept a été élargi pour rendre aussi compte du rapport au pouvoir, car la colonialité ne se limiterait donc pas à la sphère politique, mais affecterait celle des connaissances et des savoirs. Dans cette perspective, Lander (2000) a analysé comment les sciences sociales ont contribué à renforcer le néolibéralisme qui se veut un discours hégémonique d'un « modèle de civilisation, [...] comme une synthèse extraordinaire des présupposés et des valeurs fondamentales de la société libérale moderne touchant l'être humain, la richesse, la nature, l'histoire, le progrès, la connaissance et la *bonne vie* » (2000 : 4) [1].

Ce discours doit être déconstruit pour mettre en évidence ses fondements idéologiques et épistémologiques visant à la naturalisation de la société libérale et

remettre en question les principes de neutralité et d'objectivité à la base des sciences sociales contemporaines. Cette déconstruction se nourrit déjà des travaux issus de plusieurs approches critiques dont, entre autres, les études féministes, les apports des chercheurs de l'Inde et du continent africain. Mignolo (2001) s'est penché, quant à lui, sur la « géopolitique de la connaissance », pour montrer comment les différences dans les perspectives coloniales issues du centre et de la périphérie ont contribué à une « double conscience épistémologique » où « l'épistémé monotopique de la modernité est confrontée à l'épistémé pluritopique de la colonialité. La double conscience épistémologique n'est pas une position de défense de l' « antimodernité ». Au contraire c'est une épistémé de la frontière, du bord de la pensée, énoncée à partir de la colonialité » (2001 : 57).

Cette réflexion épistémologique a été reprise par Fatima Hurtado Lopez (2009) qui insiste sur les inégalités existant dans la production des connaissances et la dévalorisation de celles issues des groupes dominés. Selon elle, pour transformer cette situation, la décolonisation du savoir ne consiste pas en une « *croisade contre l'Occident* au nom d'un autochtonisme latino-américaniste, de culturalismes ethnocentriques et de nationalismes populistes. Il ne s'agit pas non plus d'aller contre la science moderne ni de promouvoir un nouveau type d'obscurantisme épistémique [...]. Il s'agit au contraire, de créer une pensée intégrative et transdisciplinaire où la science occidentale puisse s'articuler avec d'autres formes de production de connaissances. Le groupe propose ainsi -face à l'universalité monologique impériale- une pluriversalité décoloniale capable d'ouvrir la possibilité d'une pensée alternative et plurielle ».

L'étude de la construction de la discipline anthropologique, de ses savoirs et de sa transmission a fait l'objet d'une analyse qui s'inspire du concept de colonialité du pouvoir et du savoir. Escobar et Restrepo (2009) mettent d'abord en évidence les distinctions essentielles entre « anthropologies hégémoniques » et « anthropologies subalternes ». Les premières renvoient à la discipline, au plan théorique et pratique, telle que pensée et encadrée dans les départements d'anthropologie des universités américaines et européennes (Angleterre et France).

L'hégémonie est ici conceptualisée « non comme une domination, une imposition ou une coercition que comme ce qui s'opère au fil du temps à partir du sens commun disciplinaire et qui se tient en dehors de tout examen » (Escobar et Restrepo 2009 : 84). Quant aux secondes, elles renvoient aux anthropologies négligées par les centres hégémoniques et elles se situent dans les marges, les interstices des centres anthropologiques divers, indépendamment de leur localisation géographique. Elles n'obéissent pas aux canons de la discipline normée touchant les théories, les méthodologies, la publication et la diffusion des savoirs, qui fondent la colonialité, et n'attendent pas une reconnaissance de sa part. Aux yeux du « système-monde de l'anthropologie » conceptualisé comme renvoyant à des relations structurales de pouvoir disciplinaire marquées par l'imposition de discours et les modalités de sanction de l'expertise (examens, titres, etc.), les anthropologies subalternes n'obéissant pas au diktat de l'expertise, les savoirs des populations sont dévalorisés et disqualifiés.

Par ailleurs, les modalités associées à l'acquisition des compétences anthropologiques, à travers la socialisation disciplinaire, ne font pas l'objet d'une analyse critique. Comme le soulignent encore Escobar et Restrepo,

« la formation professionnelle est certainement l'un des mécanismes ayant le plus grand impact sur les subjectivités anthropologiques et dans l'incorporation de ce qui est pensable et faisable. Étudier la manière, les lieux et les personnes avec qui se forment les nouvelles générations d'anthropologues, mais également la manière dont elles s'inscrivent dans leur travail professionnel, permet de comprendre les dynamiques de consolidation, confrontation et dissolution des hégémonies en anthropologie » (2009 : 88).

et qui influencent les centres périphériques. L'étude des stratégies liées à la professionnalisation anthropologique ne peut non plus faire l'économie de l'analyse des normes liées à l'évaluation des projets de recherche et des publications qui contribuent à imposer des perspectives dominantes. L'organisation des anthropologies subalternes demande aussi à être mieux comprise en menant des recherches sur leurs rapports avec le monde académique, la structuration de leur univers épistémologique, théorique et pratique et leur retentissement sur la discipline anthropologique.

La notion de colonialité oblige donc à un exercice de réflexivité qui peut aider à cerner les stratégies politiques et intellectuelles privilégiées dans les disciplines anthropologiques ainsi que les résistances et les obstacles qui empêchent le plein déploiement de leurs projets et de leurs expressions plurielles et l'établissement d'une « anthropologie du monde » qui tient compte de la diversité des épistémologies et qui s'interroge sur les enjeux linguistiques liés à sa construction (Lema Silva 2016). Cette approche originale est soutenue par le Grupo Modernidad /Colonialidad (Pachon Soto 2008) et le réseau d'études décoloniales (reseaudecolonial.org) dont les travaux sont diffusés par sa Revue d'études décoloniales.

Références

Escobar A. et E. Restrepo (2009), «Anthropologies hégémoniques et colonialité», *Cahiers des Amériques latines*, vol.62, p.83-95. <https://doi.org/10.4000/cal.1550>

Hurtado, Lopez, F. (2009), «Colonialité et violence épistémique en Amérique latine: une nouvelle dimension des inégalités?», *Rita*, n°2. <http://www.revue-rita.com/content/view/61/112/&qt>

Lander, E. (2000), «Ciencias sociales: saberes coloniales y eurocéntrico». Dans E. Lander (dir.), *La colonialidad del saber: eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, Buenos Aires CLACSO, Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales, p.4-23.

Lema, Silva L. (2016), «Modernité/colonialité. Quelles langues pour quelles épistémologies dans un contexte de mondialisation du savoir?», *Revue d'Études décoloniales*, en ligne. <http://reseaudecolonial.org/2016/09/02/modernitecolonialite-queelles-langues-pour-queelles-epistemologies-dans-un-contexte-de-mondialisation-du-savoir/>.

Mignolo, W. (2001), «Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale», *Multitudes*, vol.6, n°3, p.56-71.
<https://doi.org/10.3917/mult.006.0056>

Pachon, Soto, D. (2008), «Nueva perspectiva filosofica en America Latina: El grupo Modernidad/Colonialidad», *Ciencia Política*, vol.5, janvier-février, p.8-35.

Quijano, A. (1994), «Colonialité du pouvoir et démocratie en Amérique latine», *Multitudes*, en ligne. <http://www.multitudes.net/Colonialite-du-pouvoir-et/>

_ (2007), «Race et colonialité du pouvoir», *Mouvements*, vol.51, n°3, p.111-118.
<https://doi.org/10.3917/mouv.051.0111>

[1] Notre traduction: «el discurso hegemónico de un modelo civilizatorio, esto es, como una extraordinaria síntesis de los supuestos y valores básicos de la sociedad liberal moderna en torno al ser humano, la riqueza, la naturaleza, la historia, el progreso, el conocimiento y la buena vida».